

LA CHANDELLE DE CHALEUX

LÉGENDE DU XV^e SIÈCLE

LES NUTONS

A mon ami le baron A. de Loë.

I

Madeleine n'était qu'une pauvre fille ; mais c'était bien, dans l'inconsciente splendeur de ses quinze ans, la plus ravissante villageoise qu'on pût rencontrer. Front joyeux et candide ; joue ignorante ; yeux bleus, plus exquisement bleus que l'azur céleste ; regard de madone ; cheveux d'or pareils aux fluides chevelures des beaux chérubins qu'on voit sur les

verrières : telle était Madeleine, la douce et fraîche paysanne.

Les dimanches, à la grand'messe d'Hulsoniaux, elle était toujours la plus belle ; les garçons se poussaient du coude lorsqu'ils la voyaient entrer, modeste et gracieuse, si mignonne avec sa petite robe bleue et son joli chapeau de paille, dont la guimpe blanche encadrait si gentiment son visage. Les plus riches manants l'eussent voulue pour femme. Aussi eût-il fallu voir comme chacun faisait le beau quand, en sortant de l'office, elle passait près du groupe chuchoteur des hommes.

II

Mais les beaux gars perdaient leur peine : Madeleine ne pensait point à eux. Pure comme un firmament, elle était pieuse comme un ange, et toute la puis-

sance d'amour de son ingénue puberté s'en allait vers le Ciel en ardentes et passionnées adorations. Sa vie s'écoulait uniment, partagée entre la prière et les soins du ménage. On la croyait la plus heureuse des filles. Elle avait cependant son chagrin, la pieuse et naïve Madeleine, un bien gros chagrin.

Son chapelet était en bois vulgaire et grossièrement taillé, œuvre d'un apprenti patenôtrier qui avait employé du fil enduit de cire pour réunir les grains les uns aux autres. Or, Madeleine avait entrevu parfois la patenôte de la châtelaine, dont les Ave étaient en jais et les Pater en argent ciselé, et elle pensait qu'elle prierait plus dévotement Notre-Dame si elle avait aussi un chapelet bien beau et bien riche. La possession d'un pareil joyau était le rêve de la pauvre enfant ; elle en perdait le sommeil, le boire et le manger. Souventes fois, elle avait supplié la Bonne Vierge de lui envoyer, la nuit, par un de

ses anges, le bijou qu'elle désirait tant et qu'on ne pouvait lui refuser, puisqu'elle ne le demandait que pour mieux prier et pour devenir plus sage. Mais la Madone s'était montrée inexorable.

III

Furfooz possède une grotte célèbre qui était, à l'époque de ce récit, la demeure d'une tribu de Nutons.

Sortes de génies souterrains et nocturnes, les Nutons habitaient les rochers et l'intérieur des montagnes, et ils ne sortaient jamais pendant le jour; mais, la nuit, on les apercevait quelquefois, errant par les sentiers ou se livrant sur l'herbe fleurie à des danses joyeuses et à des jeux fantastiques. Très maigres et de taille sommaire, ils avaient la face ridée, l'aspect vieux et chétif, la

voix en même temps enfantine et vieillotte; mais ils rachetaient toutes ces laideurs physiques par une adresse sans pareille et une intelligence supérieure à celle des hommes. Ils étaient habiles dans tous les arts mécaniques, surtout dans le travail des métaux, la fabrication des armes et des objets d'orfèvrerie.

Loin d'être les ennemis des paysans, ils vivaient en bons rapports avec eux, leur rendaient volontiers service et se montraient, en toutes circonstances, charitables et généreux. Comme ils étaient adroits forgerons et experts taillandiers, et que leurs épouses étaient de fines lingères, nos paysans ne se faisaient point faute de recourir souvent à leur complaisance et à leur habileté. Après s'être signée d'un grand signe de croix, la paysanne s'en venait déposer à l'entrée de leur demeure souterraine son panier rempli de linge; le paysan apportait des couteaux à aiguiser, des socs et des coutres de

charrue ou d'autres outils à réparer. Paysans et paysannes avaient bien soin de déposer, en même temps, un morceau de pain blanc, une tartelette ou quelque friandise. Le lendemain, pain, tartelette, friandise avaient disparu; mais le linge de la ménagère était poli, plissé et proprement plié, les faux étaient aiguisées et les outils raccommodés. Souvent, pendant les nuits calmes, on pouvait du village, en prêtant bien l'oreille, entendre, dans un lointain vague, le bruit affaibli de la forge, les coups amortis et comme étouffés des marteaux sur les enclumes, et le grincement des limes pareil au cri-cri d'un insecte.

IV

C'était à ces génies mystérieux, amis et protecteurs des hommes, qu'en désespoir de cause Madeleine songeait maintenant

à demander le beau chapelet de jais et d'argent, sur lequel il lui semblait qu'elle prierait si bien. L'entreprise était hardie et toute remplie de dangers. Les Nutons, quoique ayant des épouses de la même essence qu'eux, passaient pour ne point dédaigner les compagnes des hommes et pour aimer à lutiner les belles filles des champs. On les avait vus poursuivre des femmes à travers la montagne et l'on citait plus d'un audacieux enlèvement dont ils étaient les auteurs; on racontait, dans les veillées, qu'ils emportaient au fond de leurs repaires les malheureuses dont ils parvenaient à s'emparer, et qu'elles ne revenaient qu'après plusieurs jours, quelquefois même après plusieurs semaines. C'était terrible.

Bien qu'elle ne sût pas au juste quel affreux tourment les Nutons faisaient subir à leurs victimes, Madeleine avait grand'peur et tremblait bien fort. Elle était femme cependant. Aussi, son envie

finit bientôt par l'emporter sur ses appréhensions et ses terreurs. Elle prit donc de la farine, du sucre et du lait, dont elle fit les plus succulentes galettes qui fussent au monde, car elle savait boulanger comme personne. Les ayant soigneusement enveloppées, elle les porta, par un beau soir de mai, à l'entrée de la grotte et, à côté, elle mit son grossier chapelet de bois.

V

Madeleine, comme bien l'on pense, ne dort point de toute la nuit, et le matin n'avait pas encore paru qu'elle s'acheminait alerte et gaillarde, — quoiqu'un peu craintive encore, vers l'entrée de la grotte de Furfooz.

Quelles ne furent point sa stupéfaction et sa joie, quand, à la place de ses galettes de gruau et de son pauvre chapelet de

paysanne, elle aperçut un joyau si beau et si riche qu'il eût fait envie à une reine ! C'était un chapelet à six dizaines ; la première était faite de perles blanches, la deuxième de perles d'un jaune d'or, la troisième de perles roses, la quatrième de perles bleues, la cinquième de perles lilas, la sixième de perles d'un noir bleuâtre, toutes en forme de poires et de celles qu'on appelle cléopatrides, qui sont les plus grosses et les plus belles. Les dizaines étaient séparées les unes des autres par une tête de mort artistement sculptée dans l'ivoire ; et le chapelet se terminait par une croix en or garnie de turquoises, avec, en relief, un Christ habillé d'un jupon émaillé de bleu.

Ni à Dinant, ni à Namur, ni à Sedan où on l'avait menée une fois, Madeleine n'avait vu un si riche bijou, et elle restait à le regarder, bouche bée, yeux grands ouverts, croyant rêver.

VI

Les Nutons guettaient la venue de la belle paysanne. Quand ils la virent bien absorbée dans la contemplation du somptueux chapelet, cinq d'entre eux s'élançèrent vers la jeune fille. Leurs hideuses figures avinées et pleines de rides, leurs yeux lubriques, leurs corps velus épouvantèrent la timide Madeleine ; elle se sauva vers Chaleux ; ils la poursuivirent. Elle courait aussi vite qu'elle pouvait ; mais les Nutons gagnaient du terrain, et il lui semblait déjà sentir contre sa nuque leurs haleines de démons. Elle ne savait plus ni où elle allait, ni ce qu'elle faisait. Tout d'un coup, elle se trouva devant la Lesse qui coulait large, profonde, tumultueuse, et qui lui barrait le chemin. Les Nutons allaient l'atteindre. Elle se jeta dans la rivière,

et les cinq lutins, allumés par leurs désirs, excités par cette course folle, se précipitèrent à sa suite dans l'eau bouillonnante.

Le corps de la pauvre Madeleine fut retrouvé le lendemain par les hommes d'armes du seigneur de Custinnes ; il était suspendu à une branche de noyer par le chapelet miraculeux, et le charmant visage de la petite morte n'avait rien perdu de sa beauté angélique : elle semblait dormir.

On lui fit de poétiques funérailles, simples, blanches et fleuries. Par ces mêmes sentiers qu'elle avait parcourus tant de fois, pimpante et coquette, pour se rendre au moutier, elle marchait aujourd'hui vers le froid cimetière, portée par ses virginales compagnes, sa figure découverte, selon les usages d'alors, et reposant sur un coussin de fleurs, la patenôtre aux six espèces de perles enroulée autour de son front comme les torsades d'une héraldique couronne. Et le convoi tantôt se déployait au milieu

de la plaine immense des jeunes blés où la rosée avait jeté des rubis par milliers, tantôt disparaissait entre deux haies d'aubépines qui faisaient pleuvoir sur le petit cerceuil une neige parfumée de pétales effeuillés. Et ces chastes funérailles de jeune fille étaient si fraîches, si gracieuses, si embaumées qu'elles semblaient, dans la vaste campagne, par ce clair matin de mai, le cortège ensoleillé des printanières Rogations.

VII

Tous les ans, le 24 mai, jour anniversaire de la mort de Madeleine, une rose des marais très belle, très blanche et très pâle fleurit tout au bord de la Lesse, à l'endroit même où la jeune fille tomba dans la rivière ; cinq ronces petites, rabougries, mais couvertes de longs aiguillons, croissent à l'entour du rosier et lui font comme

une couronne d'épines. Les paysans disent que ce sont les âmes de Madeleine et des Nutons qui reviennent.

Mais la nuit qui succède à cette date mémorable, il se produit un phénomène bien autrement étrange et merveilleux.

Vis-à-vis du hameau de Chaleux se voit un épais massif de roches dont la Lesse mine la base. Au milieu de cette montagne se dresse la silhouette d'une roche bizarre et fantastique. On dirait d'un cierge immense que la main d'un géant aurait planté dans la montagne. Les gens du pays l'ont appelé *la Chandelle* parce que, chaque année, cette nuit-là, au coup de minuit, le rocher s'allume comme un colossal flambeau.

Spectres blêmes à la prunelle fauve, les vieux Nutons poilus sont soudain sortis des eaux mugissantes de la Lesse. Ils se prennent par la main, ils passent, ils tourbillonnent.

La Chandelle sinistrement éclaire la

danse des fantômes; sous les reflets rouges de ses lueurs, leur barbe et leur chevelure semblent teintées avec du sang, les loques qui les habillent sont comme des vêtements de feu. Ils se prennent par la main, ils passent, ils tourbillonnent.

Les chouettes camarades hurlent de peur, — leur cri est pareil à un rire moqueur; les chauves-souris, dans leur vol effaré, font claquer, avec un bruit sec de castagnettes, leurs grandes ailes glabres; les Nutons ricanent.

Madeleine apparaît en courte robe bleue, en frais chapeau de paille. Entre ses doigts, pieusement, elle égrène les perles de son chapelet.

Les Nutons, quittant leurs jeux, se précipitent vers la jeune fille; Madeleine s'enfuit; ils courent, ils courent, — chasse hideuse de démons obscènes derrière une âme de vierge.

Bientôt tous ensemble, pêle-mêle,

comme il y a quatre cents ans, ils tombent dans la rivière et disparaissent sous ses eaux. *La Chandelle* au même instant s'est éteinte, et le rocher se dresse morne et ténébreux dans la nuit tranquille.

Le lendemain, sur le bord de la Lesse, vous chercheriez vainement à retrouver la belle rose pâle et les cinq ronces rabougries armées de longs aiguillons. Mais la mousse et les gazons où les Nutons difformes ont dansé, sont striés de raies blanchâtres et visqueuses qui se croisent et s'entrecroisent à l'infini, comme si des limaces baveuses s'étaient traînées là, innombrables, pendant des jours.

Légendes

De la Meuse

H. de NIMAL



BRUXELLES

J. LEBECQUE ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

45, RUE DE LA WARELÈNE, 45

Légendes De la Meuse

PAR

H. de NIMAL



Bruxelles. — Impr. J. Lebléque et C^{ie}, rue Tzarankon, 6.

BRUXELLES
J. LEBÉQUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADEIRA, 46

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I	
RIERGES ET LES DAMES-DE-MEUSE. — Légende de la première croisade	7
II	
AGIMONT. — Légende mérovingienne. — La fée de la Meuse.	31
III	
HASTIÈRE. — Légende du commencement du XIII ^e siècle. — Saint Walhère	45
IV	
WAULSONY. — Légende du X ^e siècle. — Le fer- mail du comte Eilbert.	65
V	
CHATEAU-THIERRY. — Légende du XIV ^e siècle.	89
VI	
LA GROTTTE DE FREYR. — Légende des temps gaulois	117
VII	
LA CHANDELLE DE CHALEUX. — Légende du XV ^e siècle. — Les Nutons	135

	PAGES
VIII	
DENANT. — Légende carlovingienne. — Les quatre fils Aymon.	
La grotte de Montfiat	153
Le château de Montfort	160
Les fonds de Leffe. — La fontaine et le cherau de Charlemagne	182
La Roche-à-Bayard.	190
IX	
BOUVIGNES ET LES DAMES DE CRÈVECOEUR (1554)	195
X	
SEVENNE. — Légende du premier siècle. — St-Materne et la Pierre du diable . . .	227
XI	
FOILVACHE (1322)	241
XII	
MONTAGLE. — Légende de la fin du XIII ^e siècle.	261
XIII	
YVOIX (1652). — La sorcière	311
XIV	
LA ROCHE-AUX-CORNEILLES A BOUILLON. — Légende du XII ^e siècle. — Fée et trouvère	353
XV	
LES ROCHERS DE FRÈNES. — Légende du IX ^e siècle. — Les géants	383